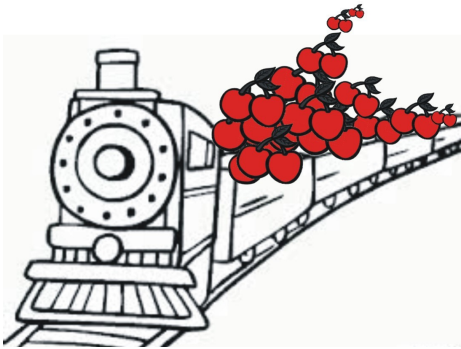




Sauve et la mer de rochers

Cela fait quatre ans que le chemin de fer reliant Nîmes au Vigan dessert la cité de Sauve. En cette dernière partie du 19^e siècle, ce moyen de transport permet ici le développement de diverses productions locales.

Il se trouve que Sauve est déjà, depuis de nombreuses décennies, une capitale d'un type particulier. En effet, les conditions météorologiques locales mais aussi la nature particulière des terrains permettent des récoltes étonnantes de fruits dont la qualité en a fait la réputation bien au-delà des limites du département.



Le train a en effet contribué, en quatre ans, à répandre cette réputation bien au-delà, y compris vers les grandes villes de France, dont la capitale, mais aussi à l'étranger.

Ce sont surtout les fruits printaniers qui sont particulièrement prisés du fait de leur chair juteuse et parfumée : abricots, pêches et, surtout, la cerise, notamment une variété locale de bigarreaux. La cerise de Sauve est quasiment devenue une appellation connue de tous les amateurs.

Auguste Delfosse produit des cerises, tout comme son père d'ailleurs le faisait. En cette fin de mois de mai, la maturité des fruits nécessite de se lever tôt le matin. Dès l'aube, accompagné de son âne, il prend la calade qui accède au plateau dominant la commune. On aurait pu imaginer une zone ouverte avec de grands terrains cultivés de fruitiers. Mais rien de cela. Sur le haut, la première chose que l'on voit est une demeure châtelaine visible de loin que l'on nomme château de Roquevaire. Autour de l'édifice, sur de gigantesques surfaces, c'est un phénoménal amoncellement de roches calcaires de toutes formes, qui donne plutôt l'impression de terrains inaccessibles et incultivables.



Et pourtant ! C'est bien dans cet environnement que se récoltent les meilleures cerises. Auguste y possède une parcelle assez conséquente qu'il rejoint grâce à de multiples cheminements entre rochers, que les ancêtres avaient créés et qui étaient depuis fort bien entretenus. Ces sentiers pavés étaient bordés de murets. L'accès y restait toutefois délicat, et seul un âne pouvait accompagner les ramasseurs.

Heureusement, les fruits ne mûrissent pas tous à la même vitesse, même si, pour la cerise, il vaut mieux être prudent. De plus, il ne faut surtout pas la cueillir trop mûre car elle va connaître un temps plus ou moins long de transport. Un panier tapissé de feuillages ou de paille va recevoir chaque cerise cueillie. Cette récolte est précieuse et délicate. L'animal de bât, non loin, va ainsi porter les divers paniers remplis. Tout en cueillant ces fruits, Auguste repense alors à ce qu'un scientifique avait expliqué aux habitants de la cité. Il affirmait que ce genre de mer de rocher était en quelque sorte le fruit de l'érosion due aux eaux de pluie. La roche calcaire contient du carbonate de calcium et de l'argile. Le ruissellement de l'eau va dissoudre le

carbonate alors que l'argile, très peu soluble, va se déposer au pied des rochers. Étant donné que la dissolution n'est pas partout de même intensité, la conséquence en sera un paysage accidenté de blocs rocheux séparés par des cavités tapissées de cette argile qui donnera le sol idéal pour la croissance végétale.



Le scientifique avait ajouté, dans son discours, que dans cet univers minéral, un arbuste en particulier y était omniprésent. C'était le fameux cerisier de la Sainte Lucie (*Prunus malaheb*), très bien adapté à cet environnement. Les Anciens avaient donc utilisé cet arbre spontané comme porte-greffe de bigarreaux entre autres, mais aussi pour les divers arbres qui étaient du genre *Prunus*. Et ça marchait très bien.

L'autre avantage était qu'au fond des encaissements, l'humidité persistait. De plus, et ceci est essentiel, les arbres ne craignaient quasiment pas les gels tardifs. En effet, durant les journées ensoleillées, le rocher calcaire emmagasinait la chaleur pour la restituer pendant la nuit. Ce sont donc des conditions très favorables pour le développement des fruits.

Le seul problème, pensait Auguste, était le terrain accidenté entraînant des difficultés d'accès entre les rochers et, par voie de conséquence, une faible productivité du travail pendant la récolte.

Ce matin-là, Auguste cueille depuis le lever du jour. Ayant rempli tous ses paniers, il les charge sur l'âne et, après un petit casse-croûte bienfaiteur, il entreprend le délicat retour au village. Il passe ensuite le pont vieux et se dirige vers la gare. En passant, il entend bien un genre de rumeur venant du cœur de la cité. Mais, tout à son affaire, il n'y prête guère attention.

Depuis peu, juste à côté de la gare, un groupement de producteurs de fruits avait construit un grand local de réception dans lequel de nombreuses ouvrières se chargeaient durant la saison des fruits de réceptionner les paniers. Elles effectuaient ensuite le tri et les emballaient en vue de chargement de wagons à destination de nombreux centres de distribution et de vente. En France, comme à l'étranger, il fallait faire vite car, chaque jour, un train partait en début d'après-midi. Le produit se devait d'être le plus frais possible. Afin d'éviter des pertes, les mains des femmes éliminaient les cerises gâtées ou celles sans queue. Elles les introduisaient avec délicatesse ensuite dans des genres de petites malles en osiers, elles-mêmes tapissées de feuille fraîches. La partie supérieure, et ceci juste avant la fermeture du contenant, faisait l'objet d'un soin particulier. Il s'agissait de cerises dont la queue était piquée dans les couches inférieures.

Sa récolte pesée, déposée et référencée, Auguste s'en retourne à sa maison. Auparavant, il prend le chemin du lit du Vidourle afin de faire boire son âne. Mais à l'approche du fleuve, il se rend compte que quelque chose ne va pas. En effet, il n'y a presque plus d'eau. Il se dirige alors vers le site de la source qui généralement alimente en majeure partie le cours d'eau. Et là, stupéfaction ! Au niveau de la cascade, plus rien ne coule. Ce n'est pas normal, pense-t-il. Alors il se dirige vers la place centrale du village qui est envahie par des cris et des discussions à fortes voix. En s'approchant, il perçoit quelques phrases :

- Il est revenu, il est là, il est là !

Que se passe-t-il ? Il ne comprend rien. Pour en connaître la raison, il s'approche d'un groupe de ses connaissances :

- Mais pourquoi ces cris ? demande-t-il.

La réponse fuse immédiatement de plusieurs bouches :

- Il est revenu ! Le griffon est revenu ! Il s'est réfugié dans la cavité de la résurgence de la Foux, obstruant tout, ce qui empêche l'eau de s'évacuer. C'est un malheur ! Il faut le chasser. Mais le monstre est dangereux !



Auguste, qui est quelqu'un de plutôt rationnel, ne peut croire en cela. Il avait déjà entendu parler de ces fantaisies. Il avait lu cette légende concernant

l'existence de griffons au sein des sources. Autour de lui, les gens s'excitaient. Personne n'osait s'approcher du site de la Foux. De temps en temps, un grondement se faisait entendre, terrassant d'avantage les habitants. Passant outre cette frénésie générale, Auguste rentre chez lui, ne pensant plus qu'à sa récolte du lendemain.

Ce jour est vite arrivé, et il est l'heure. Son âne et lui repartent vers sa parcelle. En fin de montée de calade, il accède au plateau et s'avance vers le gigantesque site de rochers. Ce lieu forme un genre de dépression de terrain et un sentier y descend.



Mais à peine atteint-il le début de ce chemin qu'il s'arrête net comme paralysé. Il se frotte les yeux, puis recommence. Incroyable : face à lui, ce n'est plus un terrain mais une énorme étendue d'eau d'où émergent de multitudes roches aux formes étonnantes. Le constat est violent. Les terrains sont tous inondés, ainsi que les cultures devenues inaccessibles. Sur le coup, il pense être victime d'une hallucination et s'avance encore. Mais il a vite fait de renoncer en constatant qu'il a désormais les pieds dans l'eau. Cette vision lui donne l'image alors d'une véritable mer de rochers, cette fois-ci. Il entrevoit la perte des fruits, pour lui comme pour ses collègues. Il voit le pire...

Que va-t-il faire ? Effondré, il redescend au village tout en se disant qu'il avait dû se passer quelque chose sous terre.

Pendant ce temps-là, et parmi les adeptes de la théorie du griffon, ce monstre fabuleux, un homme était allé jusqu'à Quissac pour quérir un soi-disant spécialiste de ces bestioles. Ce dernier, un certain Gibelin, était connu comme un chasseur de monstres et de démons. Il en vivait d'ailleurs.

"Sans doute un très bon escroc" pense alors Auguste en apprenant la démarche. Beaucoup d'ailleurs connaissait la réputation douteuse de cet habitant de Quissac. Il s'était vanté d'avoir fait fuir plusieurs griffons, notamment celui de la source du Brestalou à Claret. Il avait affirmé aussi avoir repoussé les assauts maléfiques de diabolins qui, arrivant des profondeurs, avaient surgi à la surface de la terre par le biais du grand aven de Sauve.

Et précisément, c'est en pensant à cet aven au fond duquel circule le Vidourle souterrain qu'Auguste entrevoit une raison totalement différente quant à l'origine de l'évènement.

"Et si c'était un énorme effondrement de terrain au niveau du réseau souterrain qui empêche l'eau de circuler ? Celle-ci pourrait alors par un jeu de siphon remonter à la surface par le biais cet aven mais aussi par d'autres qui lui sont proches, inondant par conséquent une partie du plateau ?"

Auguste en parle alors avec ses amis. Certains croient en la légende et d'autres pensent qu'il ne peut s'agir que d'un effondrement de blocs rocheux. Ce deuxième groupe fait référence à ce qui s'est déjà produit dans un passé lointain, évènements relatés dans les écrits paroissiaux. Il y était précisé qu'après quelques jours, l'eau accumulée retrouvait un nouveau cheminement sous terre, entraînant le réamorçage de la Foux.

Le lendemain, Auguste se rend au marché de la petite cité. Après ces pensées de la veille, il expose à ses amis les conclusions qu'il en a tirées. Mais, à ce moment-là précis, des cris se font soudainement entendre :

– "Le voici, le voici, il va nous sauver !"



Auguste regarde le groupe qui approche et, là, surprise ! Il voit le fameux tueur de monstre, le dénommé Gibelin, affublé d'une drôle de combinaison et d'un grand sac contenant on ne sait quoi..." sans doute son attirail d'escroc" pensait Auguste.

Gibelin, entouré de ses "supporters", se dirige alors vers le pied de la falaise pour très probablement mettre en scène ses méfaits. L'homme demande alors à sa suite de rester à distance. Auguste, qui l'observe de loin, le voit pénétrer dans la grande vasque de la source... Et puis plus rien. Plus rien, même pendant plusieurs heures.

Dans l'après-midi, Auguste qui en a assez de constater ce spectacle d'incompétence, se décide à rentrer chez lui. Mais, à peine tourne-t-il le dos, qu'un phénoménal bruit en provenance des profondeurs de la terre crée une panique dans la population présente. C'est une explosion sourde faisant vibrer le sol, comme s'il s'agissait d'un tremblement de terre. C'est alors qu'il aperçoit, venant de la source, une forme ruiselante qui court vers la place. C'est Gibelin qui arrive en criant. « Éloignez-vous vite ! Il n'y a pas de griffon ! L'eau va jaillir ! C'est un cataclysme souterrain ! ».

Et là, il n'a pas le temps d'en dire plus car, soudainement, un jaillissement phénoménal d'eau, de boue, de blocs rocheux envahit l'espace proche, détruisant des murs, des rues et un moulin. C'est puissant comme un tonnerre intense. Auguste, de loin, observe le tueur de monstre tenter d'échapper à ce vomissement dantesque. Mais, trop tard, une lame d'eau le happe et le projette dans le lit du fleuve au débit surpuissant. L'homme s'agite dans le flot. Il coule et réapparaît sur des centaines de mètres. Des témoins aperçoivent son corps agité, bousculé comme un bouchon. D'autres, sur le chemin de rive gauche, le voient atteindre le moulin d'Astruc et son barrage. D'autres encore assistent alors à une scène que personne à ce moment n'aurait pu imaginer.

Ces témoins observent un bouillonnement dans le cours d'eau encore plus impressionnant que celui du flot initial. C'est alors qu'une forme unimaginable émerge en se dressant à au moins dix mètres au-dessus du lit. Cela ressemble à un puissant serpent au corps épais, doté d'une crête érectile sur la totalité de sa longueur. L'animal fabuleux est apparu juste au moment où notre Gibelin arrive, emporté par cette crue subite. Il se jette alors sur l'homme qui s'agite, ouvre son imposante gueule et l'avale. Une fois cet abominable prélèvement effectué, le monstre plonge dans le Vidourle et disparaît à jamais.

À peu près au même moment, au village de Sauve, les eaux qui avaient inondé le site de la mer de rochers se retirent, aspirées par le grand aven. Alors la Foux au pied de la falaise devient un véritable torrent. Auguste, en compagnie de nombreux habitants, voit alors la bouche de la source recracher de nombreux éléments autres que l'eau. On y voit des branches, des feuilles, des gravats, mais aussi des fruits et surtout des cerises dont c'est la saison.

Après trois jours de ce débit intense, le site de la fontaine est redevenu normal. Les producteurs de fruits en profitent pour monter sur le plateau en pensant bien qu'il y aurait de nombreux dégâts. C'est effectivement le cas. Auguste y constate des arbres décimés et, bien entendu, plus aucun fruit, y compris ceux qui étaient prévus pour l'été. C'est la catastrophe pour tous. L'économie locale semble meurtrie, pour une ou plusieurs années probablement.

Toutefois Auguste pense que les Sauvains et les Sauvaines se remettront vite de cet événement, comme ils l'ont déjà fait jadis. Les habitants d'ici sont optimistes, inventifs et courageux, et surtout pas fatalistes.

C'est en effet ce qui se passera dès les années qui suivront. Par ailleurs, des géologues arrivent au village pour étudier les causes réelles des effondrements. Et leurs conclusions sont sans appel. Cela conforte Auguste quant à son opinion rationnelle. De nombreux indices ont en effet révélé que ce sont divers petits séismes répétés qui ont provoqué, dans les masses rocheuses sous-jacentes, des fractures et des éboulements au niveau des conduites souterraines naturelles. L'eau accumulée a cherché d'autres débouchés pour regagner l'aval. En fait, c'est surtout le cheminement invisible de la surface qui a été modifié avant de retrouver la porte de sortie habituelle.

La raison semble l'avoir emporté. Toutefois Auguste se pose des questions. Mais qui sont donc ces témoins qui affirment avoir vu Gibelin englouti par une créature serpentiforme ? Auguste aurait bien aimé entendre lui-même ce récit qui s'est vite colporté, à Quissac comme à Sauve.

Assis en bordure du Vidourle retrouvé, il réfléchit à tout ce qui s'est passé et à tout ce qui a pu se dire. Une vision globale des choses s'impose alors à son esprit. Il recoupe les événements récents avec des textes entendus dans son enfance, mais aussi tout le long de sa vie. Il se rappelle de propos tenus autour de lui qui concernaient des curiosités de la vie ou des événements inexplicables. Il en vient à penser que, même lorsque des explications ou des solutions cohérentes ou scientifiques répondent à des événements curieux ou difficilement explicables, l'être humain a souvent besoin d'une part de mystère qui stimule son imagination. La magie des choses devient alors à ses yeux un moyen de combattre les difficultés de la vie des gens laborieux, souvent pauvres par ailleurs. Les légendes et le fantastique, certes permettent le rêve, mais peuvent aussi engendrer le risque de manipulation des esprits. Auguste voit alors dans cette analyse personnelle de l'anormal une possible issue pour lui. Et s'il partait dans les campagnes, de hameau en village, raconter tout cela aux populations ? Et si, à partir de sa propre vie, de ses expériences concernant de nombreux moments insolites vécus, il écrivait ce qu'il pourrait appeler des contes ? Tout en continuant à réfléchir, sa destinée se précisait. Cela pourrait lui permettre ainsi de fuir ses conditions pénibles de vie, où tant d'aléas sont possibles.

En quelques semaines, Auguste réussit à régler grand nombre de problèmes : vendre sa parcelle de terrain, se débarrasser de nombreux biens et gérer son départ. Une dernière fois, il monte avec son âne au plateau. Face à lui, la mer de rochers. Debout sur un bloc, il lève les bras au ciel et lance, haut et fort, à toute voix, une phrase que personne n'aurait pu comprendre. À ce moment-là, une boule soudaine de fumée enveloppe son brave animal domestique. Après quelques secondes, la nuée vaporeuse s'estompe. Et, là stupéfaction pour un hypothétique témoin de la scène, une nouvelle forme apparaît, non pas un âne, mais celle d'un dragon doté d'un harnais. En moins de dix secondes, Auguste chevauche la bête qui immédiatement s'envole. Après un ultime passage au-dessus de cette mer de rochers qu'il a tant fréquentée, Auguste, sur sa monture, disparaît rapidement de l'horizon. L'homme s'en est allé vers d'autres contrées afin d'apporter à tous ceux qui voudront bien l'entendre des images et des scènes du merveilleux.

Depuis, et plus que jamais, il se dit que, lorsqu'on pénètre dans la mer de rochers de Sauve, on ouvre une porte, un univers où le fantastique guette le promeneur à chaque détour de bloc rocheux.

Daniel Arazo ©

